

THÉÂTRE ÉPISTOLAIRE DE LA CRUAUTÉ

— À propos des lettres d'Antonin Artaud pendant son internement —

Toshinobu KARIYA

À partir de septembre 1937, incarcéré à Dublin pendant son voyage en Irlande et transféré au Havre, Antonin Artaud sera obligé de passer à peu près neuf ans dans les asiles d'aliénés, successivement à Sotteville-lès-Rouen, à Sainte-Anne, à Ville-Évrard et à Rodez d'où il sortira enfin le 25 mai 1946. On a peu de renseignements concernant les deux tiers de cette période marquée par son transfert de Ville-Évrard à Rodez en janvier 1943. Cependant le certificat de transfert pour Ville-Évrard, établi par l'hôpital Saint-Anne le 22 février 1939, offre la preuve qu'Artaud a continué à écrire : « Syndrome délirant de structure paranoïde. (...) Revendications multiples, graphorrhée⁽¹⁾ ». Selon le témoignage d'un infirmier qui a travaillé à Ville-Évrard à l'époque, Artaud « ne lisait guère, mais écrivait beaucoup et griffonnait, au crayon, sur les coins de table et, parfois, à même la table⁽²⁾ ». On ne saura jamais exactement ce qu'Artaud écrivait « à même la table », mais des lettres, envoyées depuis les asiles et arrivées tant bien que mal jusqu'à "nous" (à la publication), nous permettent de suivre la trace de ses écrits. Par contre, on sait bien que, à Rodez, l'épistolaire constitue l'une de ses activités majeures avec ses fameux cahiers, et que deux volumes de ses *Œuvres Complètes* en témoignent (les tomes X et XI⁽³⁾). Il me semble pourtant qu'il y a peu d'études spécialement consacrées à son activité épistolaire pendant cette époque⁽⁴⁾, bien qu'on ait remarqué son importance et que l'on en cite souvent des extraits. Il ne s'agit pas pour moi de reconstituer sa vie épistolaire (on ne dispose pas de toutes les lettres écrites par Artaud durant cette époque), mais de relever ses caractéristiques et de saisir son mouvement.

Le motif de ces lettres est le plus souvent circonstanciel. Artaud se trouve dans une situation particulière d'internement. La revendication de la libération se répète désespérément auprès des institutions et des médecins : « Si la délivrance n'arrive pas, Dr. Fouks, je me suiciderai par n'importe quel moyen⁽⁵⁾ ». Il fait appel à des amis et à des parents pour qu'ils interviennent ; il leur demande de le visiter, de lui apporter de la nourriture et de la drogue : « Venez me voir ici sans attendre un jour de visite car je ne peux absolument plus attendre⁽⁶⁾ ». Mais la guerre éclate en septembre 1939. Paris étant occupé par l'armée allemande, la situation

des internés asilaires s'aggraveront sur le plan de l'hygiène et de l'alimentation. La situation misérable de son fils pousse sa mère Euphrasie à le faire transférer à Rodez situé dans la zone non-occupée, mais où la plainte d'Artaud ne cessera pas.

Ainsi s'acheminent les messages d'Artaud aux destinataires comme tant d'autres, en passant les murs des asiles d'aliénés et en traversant l'espace précaire en état de guerre. Certains d'entre eux ne parviendront pas à leurs destinataires car ils seront retenus par l'administration des asiles : Artaud préférera parfois confier ses messages en mains propres à des visiteurs-amis. D'autres seront égarés en chemin à cause de l'instabilité de la poste, ou parce que des destinataires, partis à la recherche d'un abri ne se trouveront pas à l'adresse indiquée. Mais, outre tous ces contretemps, ce sont les lettres d'Artaud elles-mêmes qui brouillent la réception et le va-et-vient ordinaire des messages. Elles débordent les normes que suppose la correspondance, mais d'un autre point de vue elles tirent parti de sa nature, pour autant que leur support matériel et la possibilité de leur réception sont fiables. C'est ce mouvement tracé par ses lettres ou la mise en scène épistolaire d'Artaud que j'aborde dans cette étude.

Avatar de l'identité

Certains des certificats médicaux établis sur Artaud pendant son internement soulignent un des caractères de son délire : « Personnalité double, il connaît peu et par ouï-dire la personnalité qui porte son nom (Certificat immédiat du 1^{er} avril 1938 au Centre psychiatrique Sainte-Anne) » ; « Dédoublement de personnalité (Certificat de quinzaine du 15 avril 1938 au dit centre) » ; « Idées actives de persécution, d'empoisonnement, de dédoublement de la personnalité⁽⁷⁾ (Certificat de transfert pour Ville-Évrard du 22 février 1939) ». Artaud ne se reconnaît plus lorsque les médecins lui demandent de décliner son identité, car il en recherche une autre. C'est ce que l'on peut constater aussi dans ses lettres.

Dans sa première lettre, de Sotteville-lès-Rouen, qu'on peut lire après son internement, destinée au Ministre Plénipotentiaire d'Irlande à Paris et reçue par celui-ci le 23 février 1938, Artaud lui demande d'intervenir pour sa « *libération immédiate* ». Il la lui demande parce que, selon lui, la Légation de France l'a fait arrêter à Dublin en violant son « droit d'ASILE », et parce qu'il n'a pas pu recourir au Consul de Grèce bien qu'il soit « sujet *grec* ». Artaud y affirme être « né à Smyrne, Turquie d'Asie », s'appeler de son vrai nom « ARLAND ANTONEO, en Grec ARLANAPULOS », et il signe la lettre du nom d'« Antoneo Arlanapulos ». Son « PASSEPORT GREC » a été escamoté à Dublin à la suite d'un complot, et la Police Française essaie de le « faire passer pour un autre » ». Après cette lettre, Artaud reprend, autant que j'ai

pu le constater, son nom Antonin Artaud pour signer ses lettres ; cependant dans une lettre à Balthus (le 1^{er} juillet 1939) il ajoutera « dieu » après son nom et « Le Néant⁽⁹⁾ » en dessous ; dans trois lettres à Anie Besnard⁽¹⁰⁾ (les deux écrites le 26 juin et l'autre le 3 juillet) il signera seulement « Antonin », mais dans la dernière il raturera sa signature⁽¹¹⁾. Le 1^{er} décembre 1941, Artaud écrira une lettre au Ministre d'Irlande à Paris, sous le nom d'Antonin Nalpas avec la signature François Salpin (anagramme de Nalpas). C'est encore une lettre revendiquant une intervention pour sa libération. Cette fois-ci Artaud, en tant que Nalpas, affirme être « Irlandais de naissance » et avoir été « *déporté* en France⁽¹²⁾ ». Le nom d'Antonin Nalpas sera sa signature jusqu'à la lettre du 31 juillet 1943.

En réalité, l'affirmation d'une autre identité était déjà annoncée avant le voyage en Irlande par Artaud lui-même. Lors de la parution de « D'un voyage au Pays des Tarahumaras » dans *la N.R.F.* (le 1^{er} août 1937), Artaud refuse de signer le texte de son nom, qui sera remplacé par trois étoiles : « Mon nom doit disparaître (VII, p. 178⁽¹³⁾). Lettre à Jean Paulhan du 27 ou 28 mai 1937 ». Pour *les Nouvelles Révélations de l'Être*, texte prophétique qui annonce l'apocalypse, c'est en tant que « LE RÉVÉLÉ » qu'Artaud les signe en effaçant encore son nom. Devenir anonyme, ce n'est rien moins pour lui que revendiquer une nouvelle "vraie" identité, qu'Artaud, dans ses lettres d'Irlande, annoncera à ses amis : « bientôt je ne m'appellerai plus Antonin Artaud, je serai devenu un autre (VII, p.220. Lettre à Anie Besnard et René Thomas du 14 septembre) ».

Ce n'est évidemment pas pour confirmer le délire d'Artaud que je parle de l'avatar de sa signature. Il faudrait y deviner un désir plutôt qu'un délire. À cet égard, Michèle Ramon explique de façon pertinente, me semble-t-il, la dimension imaginaire de la lettre, lorsqu'elle analyse la relation générale entre le sujet et l'écriture épistolaires :

Deux fonctions de la lettre apparaissent comme essentielles : une fonction de plaisir (ou libidinale), une fonction spéculaire aliénante. Ces fonctions sont liées à la structure du lien épistolaire qui est un investissement imaginaire de l'Autre par un sujet. Le caractère imaginaire de l'investissement entraîne plusieurs conséquences : que l'instance sujet qui se met en scène dans la lettre soit essentiellement fantasmatique, c'est-à-dire un moi conforme au désir et qui ouvre accès au désir inconscient ; (...).Qu'il soit en tout cas entendu que ces effets d'une écriture sont sans rapport avec la personnalité du scripteur⁽¹⁴⁾.

Je n'ai aucune intention de dénier la maladie d'Artaud. Mais, consciemment ou

inconsciemment, dans ses lettres, ce n'est rien d'autre que son désir qui déclenche et met en jeu son délire. En effet le choix des identités : Antoneo Arlanapulos et Antonin Nalpas n'est pas contingent ; Antoneo Arlanapulos, sujet grec, est né à Smyrne, où s'est installée sa famille maternelle ressortissante européenne sous le règne de l'Empire ottoman ; sa mère et sa grand-mère, venues habiter chez Artaud à Marseille, se parlaient en néo-grec dans son enfance ; Nalpas et le nom de jeune fille de sa mère. Ce qui motive le choix de ces noms me semble évident : le désir du retour à l'origine, à l'instance prénatale et vierge à laquelle correspond l'arrivée du nouveau monde après la table rase annoncée par *Les Nouvelles Révélations de l'Être*.

L'affirmation d'Artaud perturbe naturellement ses destinataires. Sa mère, qu'il supplie de lui écrire sous le nom de Nalpas, demande conseil au docteur Ferdière. Le docteur lui recommandera de ne pas entendre sa supplication¹⁵⁵. C'est en septembre 1943, après la première série de traitements par électrochocs en juin et la reprise du travail littéraire encouragée par le docteur Ferdière (traduction de textes de Lewis Carroll), qu'Artaud renonce au nom d'Antonin Nalpas pour retrouver le nouvel Antonin Artaud : « je me sens retrouver la maîtrise de moi » ; « Je m'appelle Antonin Artaud, parce que je suis fils d'Antoine Artaud et d'Euphrasie Artaud¹⁵⁶ ». Il est très probable que la douleur causée par les électrochocs l'a forcé à abandonner son fantasme. Selon Florence de Mèredieu, « l'électrochoc semble (...) particulièrement opérant pour délier de manière brutale et péremptoire l'attachement du malade à ce que les psychiatres nomment ses obsessions et son délire¹⁵⁷ ». Reprendre son nom ne signifie donc pas la guérison ni le rétablissement de sa stabilité identitaire. Artaud écrira sept mois plus tard dans une lettre :

Je ne suis plus Antonin Artaud parce que je n'en ai plus le moi, ni la conscience, ni l'être bien que je sois dans le même corps que lui et que civilement et légalement je porte le même nom que lui et que cette lettre-ci soit signée de ce nom-là parce que sur cette terre-ci je ne puis en avoir d'autres (X, pp. 234-235. Lettre à Adrienne Monnier du 25 avril 1944).

En écrivant son nom, Artaud ne retrouve pas son identité. Ce que la quête identitaire lui a permis de découvrir, c'est son inexistence foncière. Mais, sans identité, la rédaction de lettres continue.

Destination fantomatique

Selon les lettres d'Artaud écrites pendant son internement, il apparaît que c'est non

seulement sa personnalité qui est dédoublée, mais aussi le monde ou sa vision du monde. On peut le constater déjà dans une des premières lettres envoyées de Ville-Évrard, et destinée à Adrienne Monnier (lettre qui est aussi le premier texte publié après son internement). Pour Artaud, le monde n'est pas comme on le voit, parce que « la vie est entièrement truquée par les Initiés⁽¹⁸⁾ », et pour lui il est plein de sosies depuis son commencement ; « ce n'est pas le véritable Nicolas II qui aurait été assassiné à Ekaterinenburg par les Bolcheviks » ; « J.S. Bach n'est pas l'auteur des œuvres qui lui sont attribuées ». Ainsi tout est faussé. Dans ce monde truqué, à qui Artaud peut-il s'adresser ? Camille Dumoulié écrit qu'Artaud « a besoin d'un autre pour penser, et les lettres s'inscrivent dans cette dynamique d'une pensée en quête d'un plan de projection⁽¹⁹⁾ ». En effet, dans les années 1920, Jacques Rivière constituait, en tant que destinataire, un plan idéal où Artaud pouvait jeter sa pensée et sa parole. Mais pendant son internement, le statut des destinataires de ses lettres paraît être aussi incertain que leur scripteur.

Pendant son séjour à Ville-Évrard, Artaud se lie d'amitié avec le docteur Léon Fouks, médecin interne, à qui il écrit 63 lettres entre le 21 avril et le 23 juin 1939, jusqu'à la mobilisation de son destinataire⁽²⁰⁾. Artaud lui fait part comme toujours des complots et des envoûtements qui l'empêchent d'agir en tant qu'interné. Il signifie à son destinataire qu'il est envoûté par des initiés à son insu, c'est pourquoi le docteur Fouks refuse sa demande de libération et d'héroïne : « Ceux qui sont parvenus à vous rouler en vous faisant croire que je briserai tout quand j'aurai pris de l'héroïne et qu'il ne faut pas m'en donner pour m'empêcher de tout briser, sont les mêmes qui vous ont envoûté vous, afin d'extraire de vous un Double qui me hait et de faire de vous un Nê-de-la-Sueur (...) ⁽²¹⁾ ». Le destinataire ne sait pas ce qu'il est ni ce qu'il fait en Double. Il faut l'en informer :

Ce Double de haine était ce matin à la Coupole et il a assisté au martyre qui m'était une fois de plus imposé. Il a rencontré une femme vers 5 h 1/2 au carrefour Montparnasse Raspail et a couché avec elle dans la rue et il a essayé de détacher cette femme de moi. Il a voulu me condamner à l'éternelle torture et prendre une place devant les gens, et retourner à son profit la révolte de la foule et la force que celle-ci lui offrait pour me sauver.

Artaud, qui n'est pas tout à fait sûr de lui, en sait davantage sur ses destinataires qu'eux-mêmes. Le docteur Fouks a le mauvais rôle, le Double, mais il a en même temps le beau rôle, qui est son « VERITABLE PERSONNAGE » : « je crois que le meilleur et le plus représentatif de

votre volonté et de vos forces est capable d'imposer silence à ce Double (...) ». Si ce « VÉRITABLE PERSONNAGE » était bien averti, il aiderait sans aucun doute Artaud. Il faut donc rappeler au destinataire ce qu'il est vraiment et réveiller son véritable être, ce qui semble être la grande motivation de ses lettres à cet époque, lettres dans lesquelles se multiplieront les tournures ; « Vous avez oublié... », « Ne vous souvenez-vous pas... ? ». Ainsi écrira-t-il aussi au docteur Ferdière : « je ne vous ai écrit cette lettre que pour vous demander de vous en souvenir littéralement et objectivement car en réalité ce qui est votre âme est un Ange et vous êtes un Ange de Jésus-Christ ²² ». Pour Artaud qui est en état de conversion religieuse (il refusera toutes les religions au cours de 1945), ses destinataires doivent être des anges ou des saints : le docteur Fouks est Jean de l'Apocalypse ²⁵, Jean Paulhan, Denys l'Aréopagite ; « Pour moi, Jean Paulhan, vous êtes l'Aréopagite ou rien ⁽²¹⁾ ». Artaud exige que ses destinataires répondent et réagissent comme tels, sinon il refusera leurs réponses. Pour Artaud ces réponses ne proviennent pas des destinataires à qui il s'adresse. C'est le cas d'une carte interzone envoyée par Paulhan, à laquelle Artaud répond : « où j'ai cru reconnaître votre écriture mais où je n'en ai pas reconnu l'esprit », elle « m'a paru écrite par un homme mal intentionné et uniquement afin de confirmer un mensonge (X, p. 54. Lettre du 7 juillet 1943) ». Quant à la lettre d'Anie Besnard, dont Artaud n'a pas reçu de lettre depuis longtemps, et qu'il faisait rechercher par des amis parisiens, il ne reconnaît même pas son écriture : « Je n'ai reconnu ni son écriture, ni son style, ni sa manière d'être (XIV★, p. 89. Lettre à Marthe Robert du mars 1946) ». Artaud laisse le champ libre à son imagination : « la femme à qui j'écris et qui s'appelle Anie Besnard n'est qu'un double produit par les démons et chargé d'empêcher de me rejoindre ici l'âme de la petite Anie que j'entends partout siffler et zézayer (XI, p. 132. Lettre à Anie Besnard du 1945) ».

Pour Artaud ses lettres arrivent rarement à leur «vrai» destinataire, et peuvent s'égarer en cours de route même si elles arrivent à leur adresse en franchissant la censure des asiles et du temps de la guerre. Mais, ce qui est étrange, c'est que, si on en croit ce qu'Artaud écrit, il peut communiquer avec ses vrais destinataires sans la médiation de la lettre, ni de la parole. C'est ce que fait remarquer précisément Vincent Kaufmann en analysant les deux instances des destinataires : « D'un côté, il y a les correspondants, « interlocuteurs » auprès desquels protester, et de l'autre il y a les « partisans », âmes s'obstinant à aimer l'interné de Rodez, et destinataires tellement idéaux qu'ils rendent toute lettre ou toute parole superflues : les lettres peuvent alors s'abolir au profit d'une communion d'ordre télépathique ²⁶ ». En effet, Artaud écrit dans une lettre à Jean Paulhan :

(...) j'ai recueilli de vous et de Jeanne Paulhan un certain nombre de paroles de cœur que vous ne m'avez pas redites, celles-là, dans votre lettre, non parce que vos lettres n'ont pas de cœur, elles en sont bondées au contraire, mais pas de la même nature de cœur comme chaque jour et chaque fois où nous nous sommes parlé en tête à tête à travers l'espace et *dans le temps* - mais parce que ces paroles de cœur on vous les a fait méchamment oublier, afin de vous faire méchamment oublier que l'âme parle dans tout l'espace, et que les âmes de ceux qui s'aiment se répondent à travers les espaces comme votre âme m'a répondu ce matin dimanche 10 septembre sur le coup de 10 heures environ avec l'âme de Jeanne Paulhan (XI, pp. 100-101. Lettre du 10 septembre 1945).

« Les âmes de ceux qui s'aiment » n'ont donc pas besoin de correspondance épistolaire. Pourquoi Artaud écrit-il alors cette lettre à Paulhan, bien qu'ils se soient parlé le matin même « à travers l'espace » ? Est-ce parce que l'âme de Paulhan n'est pas encore assez réveillée ? Ou bien est-ce parce qu'Artaud destine cette lettre à la publication (« J'aimerais beaucoup que vous publiiez cette lettre (XI, p. 107) ») ? C'est probable. Il n'y a pourtant pas d'explication suffisante pour l'affirmer. Kauffmann voit derrière ce fantasme de la thélépathie « le vieux rêve — constitutif peut-être de tout geste poétique depuis Orphée — d'une communion avec les morts ou, plus généralement, d'une communion entre les âmes, sur fond de destruction de la parole⁽²⁶⁾ ». En effet ce rêve est persistant chez Artaud. Mais est-ce que l'abondance de l'activité épistolaire d'Artaud ne le contredit pas ? Il me semble plutôt que son activité épistolaire, paradoxale, met en évidence la fin de ce vieux rêve de la communion et l'impossibilité de la communication pleine et originelle. Sa correspondance est sans correspondance. La voix d'Artaud sans origine identitaire ne trouvant pas la destination désirée, ses lettres, quitte à abandonner leur rôle de messages, peuvent augmenter la distance entre les correspondants, espace où l'on ne pourrait inscrire que des mots impropres.

Lettre volée et en vol

Bien qu'elle soit tributaire de la situation de sa rédaction, la lettre a la potentialité de traverser l'espace et le temps. Artaud écrit, dans une lettre à Colette Thomas, jeune femme d'Henri Thomas : « Je vous dis cela aussi comme du fond du temps (XIV★, p. 84. Lettre du 15 mars 1946) » (plus tard, dans *Ci-gît*, il dira : « Je dis / de par dessus / le temps »). Mais cela ne veut pas dire qu'elle peut remplacer la communication pleine qui se réaliserait sans aucune médiation : Artaud en est assez conscient. Il y a quelque chose qu'il ne peut pas exprimer par

lettre. Artaud écrit à Paulhan : « il s'est passé ici à l'asile de Rodez une chose ignoble que je n'ai pas pu vous écrire par lettres (XI, p. 122. Lettre du 25 septembre 1945) » ; ou encore à Marthe Robert : « Ceci dit grosso modo et que je vous expliquerai mieux de vive voix (XIV★, p. 96. Lettre du 26 mars 1946) ». Artaud ne cesse de demander à ses destinataires de venir le voir. La censure de l'administration asilaire et la situation postale précaire expliquent partiellement sa préférence pour une rencontre « en chair et en os ». Tout de même, l'importance que donne Artaud aux lettres grandit à la fin de son internement. La mention répétée de « lettre recommandée », dans le haut de la première page, en témoigne.

C'est à partir de septembre 1945 qu'Artaud commence à écrire de grandes lettres, dont certaines sont déjà destinées à la publication lors de leur rédaction. Il se peut que, sa libération étant prévue, Artaud ait préparé sa rentrée littéraire. À propos de *Lettres de Rodez*, recueil de cinq lettres destinées au éditeur Henri Parisot entre le 17 septembre et le 27 décembre 1945, publié en avril 1945, Artaud écrit dans une lettre à Paulhan : « j'y ai, à propos de mon internement, raconté l'histoire entière de ma vie⁽²⁷⁾ » ; et dans une lettre à Jean Dubuffet : « J'ajoute qu'il va paraître un livre de lettres qui donne toutes les précisions sur les causes et les antécédents de mon internement⁽²⁸⁾ ».

Dans un certain sens, son geste qui fait de la lettre une autobiographie, rapproche Artaud de Rousseau. Rousseau écrivait des lettres à Malesherbes, qui constituent le germe des *Confessions*. Rousseau aussi essaie de donner les raisons de sa retraite : « Je me peindrai sans fard, et sans modestie, je me montrerai à vous tel que je me vois, et tel que je suis⁽²⁹⁾ ». Mais, malgré ces manifestations semblables et la même manie de la persécution, les lettres d'Artaud sont très éloignées de celles de Rousseau. En effet, pour Artaud, il n'y a plus de "nature". Pour lui, tout est volé ou truqué, sa "nature", sa naissance et même sa mort ; à partir de sa lettre du 6 décembre 1945 (XIV★, pp. 70-73), destinée mais non envoyée à Parisot, Artaud répétera, dans ses lettres, une histoire selon laquelle il était déjà vivant il y a deux mille ans ; il s'appelait Mr Artaud et c'est lui qui a été crucifié au Golgotha à la place de Jésus-christ qui s'appelait alors Antonin Nalpas.

Comme Jacques Derrida l'a remarqué dans *L'écriture et la différence* (« La parole soufflé »), le motif du vol apparaît déjà chez Artaud dans *Correspondance avec Jacques Rivière*. Dans ce recueil, Artaud avouait à son correspondant, qui lui avait refusé de publier ses poèmes, qu'il y avait : « Un quelque chose de furtif qui m'enlève les mots *que j'ai trouvés* (I★, p. 28) ». Derrida le paraphrase : « Dès que je parle, les mots que j'ai trouvés, dès que ce sont des mots, ne m'appartiennent plus, sont originellement répétés⁽³⁰⁾ ». Ce « quelque chose de furtif », c'est

la différence instantanée et originaire sans laquelle « aucune parole ne trouverait son souffle⁵² ». On pourrait considérer toutes les activités d'Artaud comme des tentatives d'effacer cette différence. Mais le vol ne cesse pas. Vingt ans plus tard, dans ses lettres écrites pendant son internement, Artaud continuera à théâtraliser ce vol originaire. De ce point de vue, symbolique est la perte d'un livre légendaire, intitulé *Letura d'Eprahi Falli Tetar Fendi Photia o Totre Indi*, dont Artaud parle à plusieurs reprises vers la fin de son internement :

Et j'ai, en 1934, écrit tout un livre dans ce sens, dans une langue qui n'était pas le français, mais que tout le monde pouvait lire, à quelque nationalité qu'il appartînt. Ce livre malheureusement a été perdu. Il a été imprimé à très peu d'exemplaires, mais des influences abominables de personnes de l'administration, de l'église, ou de la police se sont entremises pour le faire disparaître, (...) (IX, p. 171. Lettre à Henri Parisot du 22 septembre 1945).

On peut voir ici une variation du vieux rêve de la communication pleine, mais disparue à cause d'un complot, dont il ne reste à Artaud que le souvenir traduit en glossolalies qui sont dispersées dans ses textes. Pour lui, ainsi aucun mot et aucun texte ne semble pouvoir éviter d'être volé. C'est ce que montre ses dénonciations sans fin dans ses lettres. En Voici une partie : le passeport grec qui l'identifie comme Antoneo Arlanapulos, comme nous l'avons vu, est volé à Dublin (On lui vole donc aussi les documents qui confirment son identité). Selon Artaud, la version authentique du *Théâtre et son Double* aurait dû paraître dans la collection blanche chez Gallimard, en novembre 1937, et obtenir un grand succès ; son existence aurait été dissimulée à Paulhan et à Gallimard par des envoûtements. Cependant, la version que nous connaissons a été publiée en février 1938, dans la collection « Métamorphoses » de la même maison d'édition⁵³. Il affirme aussi que des vers de *l'Omblic des limbes*, publiés en 1925, ont fait l'objet d'un plagiat dans le *Dictionnaire d'Hagiographie* imprimé en 1894, deux ans avant sa naissance⁵⁴. Il prétend encore qu'un cahier contenant des ébauches du *Surréalisme et la fin de l'ère chrétienne*, resté en effet dans les mains du docteur Ferdière, aurait été volé. La perte est énorme...

Alors, dans ce monde du crime, où aucune propriété n'est assurée, la lettre me semble avoir un statut particulier. Artaud mentionne sans cesse « lettre recommandée » dans le haut de la première page, et demande impatientement la confirmation de la réception : « Je sais que votre cœur ne me quitte jamais, et il devient alors pour moi absolument inexplicable que vous n'avez jamais répondu aux trois dernières lettres que je vous ai envoyées, (...) (XI, p. 83. Lettre à Jean Paulhan du 3 mai 1945) ». Mais la lettre envoyée ne lui appartient plus. Ou bien, comme tous

les mots, dès qu'elle est conçue, elle est toujours déjà susceptible d'être volée et de s'envoler. Envoyer la lettre, c'est la perdre. Faire que les lettres traversent l'espace truqué pour une destination fantomatique, cela ne veut-t-il pas dire s'exposer à une pleine perte ? Les idées de la propreté et de la propriété sont toujours démenties dans et par ses lettres.

Réseau souterrain de la douleur

De Rodez, Artaud écrit sans cesse à des amis et à des parents de venir le voir et de l'aider à en sortir. En traversant l'espace truqué, des lettres parviennent à leur destinataire. La guerre étant finie, en février 1946, Arthur Adamov et Marthe Robert le visitent à Rodez pour une démarche en vue de sa sortie. Mais Artaud attend toujours d'autres personnes qui seraient déjà parties pour Rodez, mais qui n'y arrivent toujours pas. Elles n'arrivent pas, parce qu'elles sont des êtres presque mythiques, même si certaines d'entre elles sont existantes. C'est le cas d'Anie Besnard, qu'Artaud appelle « l'âme de petite Anie » dans une lettre déjà citée, et dont il écrit à Jean Dubuffet le 29 novembre 1945 :

j'ai appris qu'elle avait quitté Paris pour me rejoindre, le 14 octobre 1944, avec tout le nécessaire pour moi, j'ai su et vu qu'elle était en chemin tombée dans une guet-apens, qu'elle y avait été assassinée et son cadavre mis en poussière et jeté aux vents et que pour dissimuler cette disparition et cet assassinat la police qui est celle des initiés avait fait mettre à sa place à qui les initiés avaient donné la mémoire de la vie d'Anie Besnard, (...) (XIV★, p. 58).

Pour Artaud, Anie Besnard relève de sa famille mythique constituée de femmes qu'il appellera les « filles de cœur à naître ». Vivantes ou mortes, mais fictives et réelles en même temps, Artaud les mentionne à maintes reprises dans ses cahiers et ses lettres dans la dernière époque de son internement. Leur nom et leur nombre variant selon un ordre imprévisible : Catherine et Neneka Chilé, ses grands-mères qui sont sœurs, et déjà mortes, qu'Artaud identifie souvent respectivement à Catherine Seguin et Elah Catto³⁴, personnes poétiques et peut-être légendaires, comme de l'ordre de *Letura d'Eprahi* : Cécile Schramme, son ex-fiancée, vivante, mais qu'Artaud croit déjà morte selon la rumeur. Il y a aussi Yvonne Allendy et Ana Corban, etc... Dans ses lettres, Artaud demande aux destinataires de les rechercher. Elles sont toutes empêchées de venir jusqu'à lui, égarées en cours de route à Rodez, violées, assassinées et jetées dans le fossé. En effet, ses lettres étaient déjà habitées de plusieurs personnages mythiques

(Jean de l'Apocalypse ou Denys l'Aréopagite). Mais ces filles sont davantage marquées par la douleur qu'elles subissent.

Ce que tracent les lettres d'Artaud en s'envolant, c'est cet espace trompeur où tout peut s'égarer, plutôt que le chemin postal dans l'espace géographique. C'est l'espace où s'inscrivent tous les supplices et toutes les douleurs, c'est-à-dire l'enfer. Dans une lettre, Artaud dit : « l'ailleurs d'où je viens n'est pas le ciel mais quelque chose comme l'enfer de la terre à perpétuité (XIV★, p. 86. Lettre à Henri Thomas du 15 mars 1946) ». Selon ce que raconte Artaud, Mr Artaud, après avoir été crucifié au Golgotha, a été jeté au fumier. Dans cette terre pourrissante sont aussi dispersés les cadavres de ses filles, comme « les dents du vieux dragon » qui apparaissent dans *Antéros* de Nerval. Artaud développe sa lecture sur ce poème dans le projet de lettre destinée à Georges Le Breton, dont il n'apprécie pas l'interprétation symbolique de l'œuvre nervalienne. Artaud explique la raison de son mécontentement :

Pour moi l'Antéros, l'Isis, le Kneph, Bélus, Dagon ou la Myrtho de la Fable ne sont plus du tout ceux des histoires louches de la Fable, mais des êtres inouïs et neufs, qui n'ont plus du tout le même sens et traduisent non plus des angoisses célèbres, mais celles, funèbres, de Gérard de Nerval, pendu un matin et rien de plus (XI, p. 185).

De plus, Artaud écrit dans une lettre à Jean Paulhan : « je n'écris que ce que j'ai souffert mesure par mesure de corps, et point par point dans tout mon corps (XI, p. 104. Lettre du 10 septembre du 1945) ». Les « dents du vieux dragon » qu'Antéros ressemblent sont peut-être aussi celles d'Artaud. Ses lettres reviennent parfois sur la perte de ses propres dents pendant son internement : « j'y ai perdu entre 1938 et 1943 les 8 dernières dents qui me restaient (XI, p. 213. Lettre à Jean Paulhan du 23 mars 1946) ». Il les a perdues comme les « filles de cœur à naître », ses filles sont des membres amputés à lui.

L'espace, strié de douleur, que parcourent les lettres d'Artaud constitue ainsi son corps blessé. On trouve, dans les lettres de la dernière époque de son internement ainsi que dans ses cahiers, autant de membres ou d'organes dispersés que de mots impropres. Dans la lettre à Jean Paulhan, citée ci-dessus, Artaud écrit :

L'homme qui vit sa vie ne s'est jamais vécu soi-même, il n'a jamais vécu son soi-même, comme un feu qui vit tout un corps dans l'étendue intégrale du corps, à force de consumer ce corps, l'homme ne se vit pas tout soi-même à chaque minute de son corps, dans un espace

absolu de corps, il est tantôt genoux et tantôt pied, tantôt occiput et tantôt oreille, tantôt poumons et tantôt foie. tantôt membrane et tantôt utérus, tantôt anus et tantôt nez, tantôt sexe et tantôt cœur, tantôt salive et tantôt urine, tantôt aliment et tantôt sperme, tantôt excrément et tantôt idée, je veux dire que ce qui est le moi ou le soi n'est pas axé sur une perception unique, et que le moi n'est plus unique parce qu'il est dispersé dans le corps au lieu que le corps soit rassemblé sur soi-même dans une égalité sensorielle absolue, et ne compose une perception d'absolu (XI, p. 103).

L'identité qu'il a recherchée sous le nom d'Antoneo Arlanapulos ou d'Antonin Nalpas ne prendra jamais forme. Au lieu de la former, Artaud plonge dans le corps qu'est l'enfer. C'est ce mouvement que constituent ses lettres. Artaud dit souvent « eschare » : « Le combat a repris plus bas, alors quoi ? L'escharrasage à perpétuité ? Le raclement indéfini de la plaie (XII, p. 236. Lettre à Peter Watson du 27 juillet 1946) ». Chaque feuille de ses lettres tombe de ses plaies.

注

- (1) *Œuvres*, « Quarto », Gallimard, 2004, p. 847.
- (2) Florence de Mèredieu, *C'était Antonin Artaud*, Fayard, 2006, p. 686.
- (3) Dans les *Œuvres Complètes*, on peut trouver d'autres lettres écrites à Rodez dans le tome IX (notamment *Lettres de Rodez*) et dans le tome XIV★ (*Suppôts et Suppliciations*).
- (4) Pour ce thème, je ne connais que le travail remarquable de *l'Équivoque épistolaire* de Vincent Kaufmann (Minuit, 1990).
- (5) *Œuvres*, *op. cit.*, p. 859. Lettre au Docteur Fouks du 6 juin 1939.
- (6) *Ibid.*, p. 865. Lettre à Jean Paulhan du 17 novembre 1940.
- (7) *Ibid.*, p. 847.
- (8) *Ibid.*, pp. 849-851.
- (9) *Ibid.*, p. 861.
- (10) Son prénom (à vrai dire, son pseudo-prénom) s'orthographie avec un n. Elle est une amie qu'Artaud a connue en 1933.
- (11) Cf. *Lettres à Anie Besnard*, Le Nouveau Commerce, 1977, p. 10 et p. 13.
- (12) *Œuvres*, *op. cit.*, p. 868.
- (13) Pour les citations des *Œuvres Complètes* des Éditions Gallimard, elles seront indiquées entre guillemets dans le texte, avec le chiffre romain qui renvoie au tome concerné, accompagné du numéro de page.
- (14) Michèle Ramon, « La lettre ou le lien délirant », in *Les correspondances, (Problématique et économie d'un « genre littéraire »)*, Publication de l'Université de Nantes, 1983, p.366.
- (15) *Artaud et l'asile 2*, Séguier, 1996, p. 42. « Je crois que ce serait une grosse erreur de se prêter aux idées absurdes et de lui écrire sous un autre nom » (Lettre de Gaston Ferdière destinée à Euphrasie Artaud le 26 août 1943).
- (16) *Nouveaux écrits de Rodez*, Gallimard, 1977, p. 59. Lettre à Gaston Ferdière du 17 septembre 1943.

- (17) Florence de Mèredieu, *Sur l'électrochoc, le cas Antonin Artaud*, Blusson, 1996, p. 104.
- (18) *Œuvres, op.cit.*, p. 853.
- (19) Camille Dumoulié, *Antonin Artaud*, Seuil, 1996, p. 97.
- (20) La totalité de ces lettres est encore inédite. Seules quelques-unes publiées dans *Œuvres* et dans le périodique, *Parapluie*, ont pu être consultées. Cf. Florence de Mèredieu, *C'était Antonin Artaud, op. cit.*, p. 694.
- (21) Lettre au Docteur Fouks du 3 juin 1939, publiée dans *Parapluie*, n° 4, 1972.
- (22) *Nouveaux écrits de Rodez, op. cit.*, p. 29.
- (23) Thomas Maeder, *Antonin Artaud*, Plon, 1978, p. 224.
- (24) *Œuvres, op. cit.*, p. 865.
- (25) Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 149.
- (26) *Ibid.*, p. 151.
- (27) *Artaud et l'asile 2, op. cit.*, p. 98. Lettre à Jean Paulhan du 6 décembre 1945. En fait, cette lettre, retenue par l'asile de Rodez, n'est pas arrivée à son destinataire.
- (28) *Ibid.*, p. 106. Lettre à Jean Dubuffet du 12 décembre 1945. Elle a été aussi retenue par l'asile.
- (29) Jean-Jacques Rousseau et Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, *Correspondances*, Flammarion, 1991, p. 166.
- (30) Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Seuil, 1967, p. 264.
- (31) *Ibid.*, p. 256.
- (32) Cf. OCX, p. 55. Lettre à Jean Paulhan du 7 juillet 1943.
- (33) Cf. OCXIV★, p. 61. Lettre à Madame Jean Dubuffet du 29 novembre 1945.
- (34) À propos de Catherine Seguin, Artaud écrit : « (...) c'est il y a trois jours que ce souvenir m'a été rappelé (...), dont d'étranges poèmes ont été publiés dans *la N.R.F.* en 1935, sous le nom de Catherine Chilé. Cette personne avait nom dans la vie Mlle Seguin. Elle avait été infirmière à l'hôpital Saint-Jacques et m'aimait comme ma propre fille (IX, p. 207. Lettre inachevée à Henri Parisot du 5 octobre 1945) ». On ne trouve pas de poème écrit sous le nom de Catherine Chilé dans tous les numéros de la *N.R.F.* en 1935. À propos d'Elah Catto : « (...) il y a une jeune fille de Kaboul qui a traduit *l'Art et la Mort* en afghan (XIV★, pp. 99-100. Lettre à Colette Thomas du 27 mars 1946) ». On ne trouve pas non plus la traduction en afghan de *l'Art et la Mort*.